

L'HOMME FAIT EN AME VIVANTE.

SERMON V.

SUR CES PAROLES DE MOYSE,
DE LA GENESE, CHAP. II. v. 7.

7. Or l'Eternel Dieu avoit formé l'homme de la poudre de la terre, & avoit soufflé és narines d'icelui respiration de vie : dont l'homme fut fait en ame vivante.

MES FRERES,

LES choses qui ne se voyent point, ne se connoissent que par les effets ; c'est ainsi que nous connoissons Dieu, lequel nul des hommes n'a vû ni ne peut voir, parce qu'il habite une lumière inaccessible, qui fait que l'essence de DIEU n'est pas visible aux créatures. Mais DIEU nous fait voir sa puissance en la création, sa Providence en la conservation, sa sa-

gesse en la conduite du monde, sa justice en la punition des méchans, sa miséricorde en la rédemption des hommes. Et nous ne sçaurions pas en quoi différent les trois Personnes de la très-sainte Trinité, n'étoit ce que l'Écriture nous apprend de la diversité de leurs effets, à sçavoir qu'il y en a une qui engendre, l'autre qui est engendrée, & une troisième qui procède de toutes les deux. Il en est de même des Anges, nous lisons que les uns se campent à l'entour de nous, & sont envoyez pour nôtre salut; les autres tournent à l'entour de nous comme bêtes féroces cherchans à nous devorer; que les uns portent les Fidèles entre leurs mains, de peur qu'ils ne heurtent leur pied à quelque pierre, que les autres les élèvent sur le Pinacle, & leur disent, *jettez-vous en bas*; que les uns nous consolent dans nos afflictions & essuyent les grumeaux de sang, les autres vomissent contre nous des fleuves de persécutions. Delà nous apprenons la différence qui est entre ces esprits, que les uns sont bons, qui sont ceux

qu'on appelle proprement Anges , & Fils de DIEU ; les autres mauvais , qui sont ceux qu'on appelle Diabes , Démons , Esprits malins & immondes ; que ceux-là travaillent à nôtre salut , & se réjoüissent de la conversion d'un pécheur ; mais que ceux-ci sont envieux des biens qu'il plaît à DIEU communiquer aux hommes , & tâchent à les perdre avec eux.

C'est par semblables moyens que se connoissent les ames , qu'on ne void pas des yeux du corps , mais nôtre esprit les discerne par la diversité de leurs fonctions & de leurs opérations ; car de leurs actions on juge leurs facultez , & de leurs facultez , leur nature. Ainsi nous jugeons que les hommes & les animaux , & que même les plantes ont une ame , parce que nous y remarquons certaines opérations , qui ne peuvent procéder que de l'ame , & qu'on ne void point en un corps mort. De plus , nous jugeons que les ames des hommes , des bêtes , & des plantes , sont d'une nature fort différente , parce qu'elles agis-

sent autrement és hommes , qu'és bêtes , & autrement és bêtes qu'és plantes , & par conséquent qu'elles ont des facultez différentes. Il est vrai que l'homme , la bête & la plante jont cela de commun , qu'ils vivent , mais ils vivent d'une vie fort différente : car comme la vie de la bête s'éleve de plusieurs degrez au-dessus de la vie de la plante ; ainsi la vie del'homme s'éleve de plusieurs degrez au-dessus de la vie de la bête. De-quoi il ne faut autre preuve que celle-ci, c'est que la plante n'a aucune faculté de vie qui ne se trouve en la bête. Mais la bête a de plus le sentiment , le mouvement & les appétits , & en l'homme on trouve toutes les mêmes facultez de vie qu'à la bête & la plante , comme de se nourrir , de croître & d'engendrer , sentir , desirer , & se mouvoir ; mais l'homme a des facultez particulières, qui ne se trouvent ni en la bête ni en la plante , comme celle d'entendre & vouloir , & se souvenir des choses qui ont passé par le tamis de l'entendement. D'où il s'ensuit que

comme le quarré contient le triangle, & le cube contient le quarré, ou pour nous servir d'un exemple plus familier, comme le nombre de dix, est compris en celui de cent, & celui de cent, en celui de mille; ainsi toutes les perfections qui sont en l'ame des plantes, sont comprises en l'ame des bêtes, & toutes celles de l'ame des bêtes en l'ame de l'homme. Mais comme le nombre de mille n'est pas compris en celui de cent, encore moins en celui de dix; ainsi les perfections de nôtre ame ne sont pas en l'ame des bêtes, encore moins en celle des plantes. Car DIEU y a ramassé en nos ames tout ce qu'il y avoit de vertu, tant aux plantes qu'aux animaux, & il y a mis de plus un rayon de lumière, qui est la partie intellectuelle, & il y a même gravé les traits de son image & de sa grandeur, faisant, comme nous le dit nôtre Prophète, l'homme à son image & à sa ressemblance.

C'est de ces admirables facultez de l'ame de l'homme, tant de celles qui lui sont communes avec les plantes

& les animaux, que de celles qui lui
 sont particulières ou communes avec
 les Anges & les Esprits celestes, que
 nous avons à vous entretenir aujour-
 d'hui moyennant l'aide de DIEU,
 sur ce que nous dit nôtre Prophète,
 que DIEU *ayant fait l'homme de ter-
 re & soufflé dans ses narines un
 esprit de vie, il fut fait en ame vi-
 vante.* Car il vous peut souvenir
 que c'est ici la cinquième fois que
 nous vous lisons ces mêmes paroles,
 & qu'en la première il vous fut trait-
 té de la structure du corps humain,
 sur ce qui est dit que DIEU *avait
 formé l'homme de la poudre de la
 terre*; en la seconde, de l'origine de
 l'ame, sur ce qui est ajouté que DIEU
la souffla dans ses narines; en la
 troisième, de sa nature en général, sur
 ce qu'il l'appelle un *Esprit de vie*,
 c'est-à-dire, une substance spirituelle
 & immortelle; en la quatrième, il
 fut répondu aux objections des athées
 qui combattent cette vérité: si-bien
 que pour achever l'explication de ces
 paroles, il ne reste plus que de vous
 faire voir comment DIEU ayant
 soufflé

soufflé dans le corps cet esprit de vie, *l'homme fut fait en ame vivante*, c'est-à-dire, qu'au lieu que ce corps avant cette infusion de l'esprit de DIEU, n'étoit qu'une masse lourde & inutile, une machine à divers ressorts, mais sans action & sans mouvement, semblable à des orgues es- quelles on ne souffle point, ou à une horloge qu'on ne monte point; si-tôt que DIEU y eut versé l'ame, il reçût à l'instant la vie, le sentiment & le mouvement, & toutes les autres facultez qui paroissent en l'homme.

La vie est un feu celeste, & une certaine vigueur que l'ame communique au corps, tant qu'elle est unie avec lui, de laquelle dépendent ses facultez & ses opérations. Ces facultez sont fort diverses, & s'appellent de divers noms. On appelle facultez naturelles celles qui lui sont communes avec les plantes, vitales & animales celles qui sont propres aux animaux, & intellectuelles celles qui sont propres à l'homme.

L'ame a trois facultez naturelles, la faculté de former, celle de faire

III. Partie.

E c

croître, & celle de nourrir le corps. Le corps doit à la première son Etre, à la seconde sa masse ou son étendue, & à la troisième sa conservation. La première agit principalement lors que l'enfant est au ventre de sa mere; car quand il en est dehors, elle ne forme plus que les dents. La seconde ne se fait connoître en l'homme que jusqu'à l'âge de vingt à vingt-cinq ans, car alors nous cessons de croître. Mais la troisième dure toujours, & agit sans intermission jusqu'à la fin de la vie, étant impossible qu'un corps vive sans prendre quelque nourriture. Mais si la vertu de croître & de nourrir sont de plus longue durée, celle d'engendrer & de former un corps, est plus noble, & plus admirable que les deux autres; car les facultez de croître & de nourrir, n'agissent qu'en leur propre corps, celle d'engendrer en produit un autre qui n'étoit point. Celles-là entretiennent seulement la vie, celles-ci la donnent, celles-là sont pour la conservation de chaque particulier, celle-ci de l'espèce entière; car sans elle tout le genre humain seroit péri

dès le premier homme ; mais par la génération il se perpétuë, la mort ne pouvant tant emporter d'hommes qu'il n'en naisse encore davantage : si-bien qu'au lieu que les Anges n'ont point crû en nombre depuis le temps de leur création, les hommes se sont tellement multipliez, que la race des deux qui furent créez au Jardin d'Eden, couvre aujourd'hui toute la terre : & par-là un père renâit & rejeunit en ses enfans, qui sont comme d'autres lui-même. En effet, outre qu'ils sont de même espèce, d'où vient la ressemblance générale qui est entre tous les hommes, parce qu'ils sont faits d'une même masse & issus d'un même sang, comme il est dit au Chapitre XVII. des Actes, v. 26. il arrive ordinairement qu'un enfant a quelque chose des traits du visage de ses père & mère, de l'attitude, & des proportions de leur corps, & des inclinations de leur esprit. Surquoi, quand nous remontons jusqu'à la première origine, nous nous trouvons fort empêchez à pouvoir comprendre, d'où vient cette vertu ? &

par quels moyens la Nature fait un portrait si bien fait, qu'il imite non-seulement les lineamens extérieurs, mais aussi la parole & les actions de ceux dont il est descendu ?

Les Naturalistes desirans découvrir ce secret, font tous les jours des dissections de femmes qui meurent enceintes, & des embryons, & des enfans dont elles avortent; mais par-là ils voyent bien les effets, mais non les causes d'un ouvrage si admirable.

• Ils nous disent que la matière destinée à faire l'enfant se caille comme du lait, & c'est ainsi qu'en parle Job & Sap. 7. 2. l'Auteur du Livre de la Sapience, & que les parties les plus vives & les plus subtiles tiennent toujours le milieu, comme ce qu'on appelle le moyeu en l'œuf, tandis que les plus terrestres & les plus grossières gagnent le dehors. Que de ces parties les plus terrestres & les plus grossières se forment plusieurs tégumens ou peaux, l'une plus déliée & plus molle, comme la taye de l'œuf, parce qu'elle doit toucher à l'enfant, l'autre plus épaisse & plus dure, comme la coque, par-

Job. 10.

10.

Sap. 7. 2.

ce qu'étant au-dehors , il faut qu'elle ait plus de force ; c'est dans cette petite clôture, qui aux premiers jours n'a pas la grosseur d'une noix, que la nature travaille pour former un homme, qui peut-être un jour gouvernera tout le monde. A la formation de ce petit monde se peut appliquer en quelque façon ce qui est dit du grand , que comme il étoit sans forme, vuide & en ténèbres, l'esprit se mouvoit sur le dessus des eaux, pour lui donner sa forme & sa perfection. Car dans cette matière humide, il y a un esprit qui excité par la chaleur naturelle, se remuë sans cesse & agit sans intermission, jusqu'à ce qu'il ait formé cette petite masse, qui premièrement se sépare en trois petites ampoules ou phioles grosses comme trois têtes d'épingles, dont se forment les trois parties nobles, le cerveau, le cœur & le foye. Du cerveau, peu à peu se forme la tête ; du cœur, la poitrine ; du foye, le ventre ; si-bien que dès le septième de la conception, cela a quelque apparence de forme, & il se remarque

Ee 3

dés-lors à la tête les places des yeux & des oreilles , & quelques petits filamens qui lui tiennent lieu de bras & de mains ; mais cette forme est fort confuse & fort imparfaite , jusqu'au quarantième jour ; car c'est alors qu'on commence à remarquer les doigts des mains , & des pieds , & toutes les parties distinctes de la tête & du visage , quoique tout le corps ne soit pour lors que de la grandeur d'une grosse fourmi , ou tout au plus d'une grosse mouche. Et c'est alors que le corps étant pourvû de tous ses organes , DIEU y verse l'ame raisonnable ; au lieu que jusqu'alors rien n'agit que certaines facultez végétaives & sensitives , que les pères & les mères ont communiquées à la semence. Enfin à mesure que l'enfant croît , la Nature polit son ouvrage , jusqu'au septième mois , & après cette première couche , elle ajoute toujours à son tableau quelque trait d'adoucissement : c'est la raison pourquoi les enfans qui naissent avant ce terme n'ont point de vie , la Nature n'ayant pas perfectionné son ouvrage.

Mais ce qui fait l'étonnement & l'admiration des Philosophes , c'est que la pensée qui n'est qu'une chose spirituelle , agit avec cette vertu formatrice , les imaginations de la mère passent du cerveau dans la matrice, & s'impriment sur l'enfant dans son ventre. Vous sçavez ce qui se lit des brébis de Jacob , qu'elles produisoient des agneaux marquetez & tachetez , comme les verges qu'on leur presentoit au temps de leur conception ; & tous les jours nous voyons des enfans avoir les marques des envies de leurs mères , ou de ce qui les a touchez vivement pendant leur grossesse. On voit des femmes morelles , engendrer des enfans blancs , & des femmes blanches engendrer des enfans mores & noirs , quelquefois seulement pour en avoir vû des portraits. Nous avons vû en nos jours une femme qui accoucha d'un enfant velu ; parce qu'à la ruelle de son lit il y avoit le portrait d'un saint Jean-Baptiste habillé de poil ; & une autre femme qui accoucha d'un enfant qui avoit

les membres comme brisez , pour avoir vû rompre un homme sur la rouë , dans le temps de sa grossesse. Il est donc certain que l'imagination de la mère est comme un crayon animé , & une expression active de l'idée qui est en elle , sur le corps qui se forme dans son ventre , & nous ne voyons rien en la nature qui imite davantage la vertu du Créateur , que ce qui fait les choses par la seule pensée. La raison de ces effets merveilleux nous étant inconnuë , il faut dire , avec le plus Sage de tous les hommes , que nous ne sçavons pas comment les os se forment au ventre de celle qui est enceinte. Pour cette raison , David s'écrie , que la science de Dieu est trop merveilleuse pour lui , & qu'il le célébrera de ce qu'il a été fait par si étrange manière.

• Eccl. xi. 5

• Ps. 139. 6

A cette vertu formatrice en est jointe une autre , qui est la faculté de croître , car en vain la nature auroit fait l'enfant au ventre de la mère , s'il demouroit toujours petit , qui est un état qui ne conviendrait

point à l'homme , & feroit qu'il ne seroit pas propre à ce à quoi DIEU l'a destiné , qui est de cultiver la terre & de dominer sur les animaux du monde. Il est donc besoin que ce petit corps croisse & s'étende ; ce qui se fait plus ou moins , selon que cette vertu est moindre ou plus forte ; d'où vient que les uns demeurent nains , les autres deviennent géans. On croit communément que cette vertu a fort diminué depuis la création de l'homme , & que les premiers hommes étoient plus grands , & que nous diminuons toujours de stature ; ce qu'on prétend recueillir des os qu'on trouve dans les anciens sepulcres , & des anciennes statuës faites sur le naturel , qui sont grandes pour la plûpart , & de ce que les anciens Historiens parlent souvent de géans , & de ce que les mesures qu'on appelle coudées ou pieds de Roi , quoi-que prises autrefois sur la mesure du bras & du pied de l'homme , sont aujourd'hui plus grandes que nature ; même plus un peuple est ancien , plus sont grandes les me-

fures ; car le pied Romain est plus grand que le nôtre , & le pied des anciens Grecs , plus grand que celui des Romains , & le pied des Hébreux , des Babyloniens & des Egyptiens qui sont les plus anciens des peuples , surpasse encore celui des Grecs en grandeur .

Il y en a qui estiment que la faculté de nourrir & la faculté de croître , ne diffèrent que du plus & du moins , & qu'un homme croît plutôt en jeunesse , parce que pour lors il se nourrit mieux ; mais il paroît du contraire , parce qu'un enfant malade & qui languit , ne laisse pas de croître ; & souvent en la fièvre quarte , ou lorsqu'il est étique & ne se nourrit comme point , c'est pour lors qu'il croît davantage ; ce qui prouve que ce sont vertus distinctes , puisque l'une agit avec force , tandis que l'autre languit . Il est vrai que pour croître on se sert des mêmes moyens que pour se nourrir ; mais au lieu que la nourriture ne sert qu'à nous maintenir en état , ou tout au plus à nous engraisser , celle-ci fait croître l'hom-

me selon toutes ses dimensions, en hauteur, & en largeur, & en profondeur, tant qu'il ait atteint la stature que DIEU lui a destinée; ce qui arrive d'ordinaire entre vingt & vingt-cinq ans; auquel temps ce qu'il cesse de croître, n'est pas que cette faculté soit morte, mais parce qu'elle cesse d'agir, & cela, ou parce qu'elle n'en a plus de besoin, quand elle a amené l'homme jusqu'à une juste grandeur, tout ainsi que la vertu formatrice se repose après que l'homme est formé, ou elle n'agit point faute d'organe, comme quand les os sont si durs qu'ils ne se peuvent plus étendre, ou parce que l'homme est de complexion si foible, que les esprits dont se sert cette faculté, n'ont point de vertu. Ce qu'il y a encore d'admirable, c'est que l'ame qui ne croît point & qui n'a point d'étendue, fait néanmoins croître le corps, & est présente par tout, atteignant aussi-bien aux extrémités du plus grand corps que du plus petit.

La troisième faculté naturelle, est

la nutrition , qui commence dès le ventre , & ne finit qu'en la mort ; & quoi-qu'elle ait ses maladies , si est-ce qu'elle n'est jamais si foible , qu'elle n'agisse quelque peu. Car même en ces femmes dont parle l'histoire , qui passerent plusieurs années sans manger ni boire , cette faculté ne laissoit pas d'agir , quoi-que foiblement ; car la nature faisoit un cercle , c'est-à-dire , qu'elle se soutenoit elle-même des humeurs pituiteuses qu'engendroit continuellement la froideur de leur complexion , lesquelles étant digérées par ce peu qui leur restoit de chaleur , il s'en reproduisoit d'autres qui leur tenoient lieu de nouvelle nourriture. Cette nécessité est fondée sur ce que les deux choses principales esquelles consiste la vie , à sçavoir la chaleur naturelle & l'humidité radicale , sont en combat perpétuel. Car la chaleur agit sans cesse sur cette humidité radicale , & la consume peu à peu ; si-bien que comme en une lampe ce même feu qui la fait luire est aussi ce qui la consume ; de même , en la vie de
l'hom-

l'homme cette même chaleur qui l'entretient est aussi ce qui la détruit, & ce seroit bien-tôt fait de nous, n'étoit que ce qui est consumé par la chaleur est remplacé par la nourriture, afin qu'il en soit de nôtre corps, comme d'une lampe, où on verseroit toujours nouvelle huile; de peur que le feu ne vint à s'éteindre par faute de matière. Il est vrai qu'entre l'homme & la lampe il y a cette différence, qu'il n'est pas impossible de faire durer une lampe à jamais, en y fournissant toujours nouvelle huile; mais il n'en est pas de même de l'homme; car encore qu'un homme soit soigneux de prendre toujours nouvelle nourriture, sa vie ne peut toujours durer; car sans parler des accidens qui causent une mort violente, selon le cours de la nature, il est nécessaire que nous mourions, & que nôtre vie finisse. La raison de la disparité est, qu'en la lampe l'huile qu'on y verse de nouveau, peut être aussi bonne que la première; mais en l'homme, ce qui est remplacé

III. Partie.

F f

par la nourriture, n'est jamais si élabouré que l'humidité radicale, qui est cette première humeur dont s'est formée nôtre substance au moment de nôtre conception; il y a toujours quelque différence. Et tout ainsi que qui d'un vaisseau plein d'un vin excellent en ôteroit tous les jours une goutte, pour y remettre une goutte d'eau, cette liqueur gardant sa quantité, diminueroit de qualité & de vertu, & au bout de quelque temps ne seroit plus vin, mais eau; de même en est-il de la portion de cette première humidité, qui est en nos corps, de laquelle la chaleur consumant tous les jours quelque peu, parce que l'humidité qui se refait par la nourriture, lui est de beaucoup inférieure en perfection. Enfin, l'homme déchet & se vieillit, tant qu'il lui reste si peu de vigueur, qu'elle n'est pas suffisante pour entretenir sa vie. C'est une loi que DIEU a imposée à la nature, pour la punition du péché de l'homme; car s'il fût demeuré sans péché, bien que mortel de nature,

si est-ce qu'il ne fût pas mort ? Car DIEU avoit donné cette propriété aux fruits de l'arbre de vie, qui étoit dans le jardin d'Eden, qu'étant tourné en aliment il réparoit, & rétabliſſoit ce qui avoit été consumé en pareille perfection, tellement que la vigueur & la santé de l'homme se fût toujours maintenüe en pareil état, & que le temperament des humeurs se fut toujours contenu dans une juste balance, & une égale proportion. Mais depuis que par un seul homme le péché est entré au monde, & par le péché la mort, DIEU a défendu à l'homme de toucher aux fruits de cet arbre, & l'a chassé de ce Paradis terrestre, sur une terre maudite, où il n'y a point d'autre nourriture qui ait une pareille vertu.

Cependant DIEU a bien voulu donner aux hommes des moyens de conserver pour un temps la vie, & éloigner le temps de leur mort, en leur donnant la faculté de nourrir leurs corps par les alimens. Et afin que les animaux eussent recours à ce moyen, il n'a pas voulu qu'il en

fût des alimens comme des médecines que le malade fait & abhorre, & ne prend qu'à contre cœur; mais il leur a donné des inclinations à les rechercher, & à les prendre avec appétit & avec plaisir.

Car si nous avons été quelque temps sans manger, nôtre estomach étant vuide, la liqueur qui y sert ordinairement pour digérer les viandes, ne trouvant pas sur quoi exercer son action, agite & ébranle les nerfs de l'estomach, & ce mouvement étant porté jusqu'au cerveau, excite le sentiment ou l'appétit de la faim. Et si l'humeur qui a coutume de monter de l'estomach vers le gosier, pour y entretenir ses parties dans l'humidité, n'est point temperée par quelque autre liqueur, elle y monte en forme d'air, ou d'une vapeur trop subtile, & alors au lieu d'humecter & de rafraîchir le gosier, elle l'échauffe & le dessèche; ce qui produit en nous le sentiment de la soif: & ces deux sentimens, & de faim, & de soif, ne sont point sans douleur.

Pour appaiser l'une, on se sert de viandes; & pour l'autre, on se sert de breuvage. L'une & l'autre descendent de la bouche & du palais dans l'estomach, & s'y cuisent & se convertissent en chyle, c'est-à-dire en un suc blanchâtre qui tombe dans les intestins, d'où les parties les plus fluides & les moins grossières passent par des canaux qui ne sont pas encore trop connus aux Anatomistes dans le cœur, pour y former le sang, & les plus grossières se déchargent par le boyau destiné à cet office.

Des parties les plus subtiles du sang se font les esprits animaux, qu'on prétend tendre directement vers le cerveau; les autres parties coulent du cœur dans les veines & dans les artères, & y retournent par une perpétuelle circulation. Ces canaux sont plus ou moins gros, suivant les parties du corps où ils passent; il y en a de si petits, qu'on leur a donné le nom d'insensibles & de capillaires, c'est-à-dire, aussi déliez que des cheveux, & c'est par ces ca-

naux que le sang arrose les parties du corps, & que la substance se change en la substance des membres qu'il arrose, comme fait l'eau qui arrose les plantes. Et en effet, on observe que le corps ne se nourrit point tandis qu'on souffre une perte continue de sang; mais qu'au contraire emmaigrit petit à petit.

Ces différens effets du mouvement du sang, ont fait que les anciens Philosophes ont distingué dans le corps animal quatre facultez. La première, qu'ils nomment attractive, par laquelle chaque partie du corps attire ce qui a plus de sympathie avec elle, & qui est plus propre à la nourrir; ainsi les os & les cartillages, disent-ils, attirent les parties les plus froides & les plus terrestres; les esprits, les plus chaudes & les plus subtiles; la chair & la graisse, les parties humides. La seconde vertu qu'ils nomment assimilatrice, change la nourriture en la nature de la partie qui l'a attirée. La troisième, qu'ils nomment retentricice, qui arrête le sang, & le retient de peur qu'il n'é-

chape & s'écoule avant qu'il soit digéré. La quatrième, qu'ils nomment expulsive, qui après la digestion chasse ce qu'il y a de nuisible, soit qu'il s'en aille en sueurs, ou qu'il en naisse du poil ou des ongles, ou qu'il sorte par des vaisseaux appareillez pour cet effet.

Mais toutes ces vertus sont une seule & même vertu, & sont des effets du mouvement que DIEU donne au sang des animaux, par lequel il passe d'une partie du corps dans l'autre, pour prendre la place de celles qui se dissipent & se convertissent en excréments. Lors que les parties du sang qui se changent en nôtre substance, ne font qu'entretenir le corps dans un même état, cela s'appelle nutrition : mais lors qu'elles en augmentent la masse, cela s'appelle augmentation ou accroissement. Il y a une autre faculté qu'on appelle faculté vitale, qui, aux animaux imparfaits, qui n'ont point de sang, comme les vers & les autres insectes, n'a point d'organe particulier ; mais aux animaux parfaits, comme l'homme ;

ion principal organe est le cœur, qui est la source de la vie, le premier auteur du pouls & de la respiration, le lieu où se forgent les esprits vitaux, & le magasin de la chaleur naturelle, le siège de la vigueur & du courage, le Soleil du corps, qui par ses mouvemens & par ses influences fomentent, échauffe & vivifie tous les membres, & les préserve de corruption.

Car du cœur partent tous les vaisseaux, dans lesquels battent les esprits vitaux, qui conservent la chaleur naturelle es lieux du corps où elle est en vigueur, la réveillent où elle est assoupie, & la réparent quand elle est éteinte, & par un battement continuel chassent tout ce qui nuit en la vie. Enfin, ce sont ces esprits vitaux qui nous réjouissent par leur abondance, qui nous rendent forts & vigoureux, & impriment sur le visage un éclat de joye qui contente ceux qui le regardent, au lieu que si ces esprits s'écartent & se retirent au-dedans, nous sommes saisis de crainte & de tristesse, & de foiblesse & d'étonnement; le visage pâlit &

devient haine & affreux , & ne nous représente autre chose que l'image de la mort.

Aussi le cœur est le premier vivant & le dernier mourant, non-seulement en soi-même , mais aussi en chaque partie ; car quelques nobles que soient les fonctions des autres , elles ne peuvent agir si le cœur n'y envoie les esprits vitaux. La nourriture , le sentiment & le mouvement , présupposant nécessairement la vie. Mais qu'une partie de notre corps soit malade , qu'elle demeure sèche & étiquée , parce que le sang n'y coule plus , ou percluse , parce que les nerfs n'y jouent plus , cependant elle peut encore vivre par le bénéfice du cœur , qui y envoie ses esprits vitaux. Et ces esprits sont comme un sel qui la garantit de la mort & de la corruption ; au lieu que si la maladie attaque les esprits vitaux , comme en la gangrène , il faut nécessairement que la partie qui manque d'esprits vitaux , meure.

C'est pourquoi il étoit nécessaire que le cœur fût comme le centre de

tout le corps , pour épandre delà sa
 chaleur en toute la circonférence, afin
 aussi de loger en lieu de sûreté une
 pièce de cette importance , pour la
 conservation de la vie; & pour cet-
 te raison , on veut que le cœur soit
 plus vers le côté gauche , pour l'éloi-
 gner des coups ; car ceux qui se bat-
 tent à coups d'épée , sont obligez de
 presenter le côté droit à leur ennemi.

Une chose admirable en ce cœur ,
 est son mouvement perpétuel , qui
 n'est pas comme celui du poulmon ;
 car le poulmon de soi-même est im-
 mobile , & ne fait que suivre le mou-
 vement de la poitrine , qui s'élargit
 & se resserre par ses propres muscles ;
 mais le cœur se meut de soi-même ,
 & d'un mouvement beaucoup plus
 vîte ; car il fait cinq mouvemens ,
 contre un de ceux du poulmon , &
 sans nôtre volonté , laquelle n'a au-
 cun pouvoir , ni de le mouvoir , ni
 de l'arrêter , comme nous arrêtons
 quelquefois la respiration pour quel-
 ques momens.

Les Philosophes recherchent avec
 soin la cause du mouvement du cœur,

mais ils l'ignorent autant que celle du mouvement des Cieux. Tous leurs raisonnemens aboutissent à nous montrer la nécessité de ce mouvement, sans en démontrer la cause. Ceux qui veulent nous la démontrer mécaniquement, nous disent que les fibres de la chair sont disposées en deux diverses manières, qui sont telles, que celles de dehors se conduisent comme en limaçon, depuis la base jusques vers la pointe, & que celles de dedans ayant une disposition différente, tendent plus directement de la base vers la pointe. Que cette différente disposition des fibres du cœur nous donne occasion de juger que le cœur est un double muscle, qui est tellement composé, que si les intervalles qui sont entre les fibres qui vont en limaçon, se remplissent tout-d'un-coup d'une matière fort coulante, il doit s'allonger & se retrécir; au lieu que si ces intervalles se vident, & que ceux qui sont entre les fibres du dedans, viennent à se remplir, il doit s'élargir & se racourcir.

Qu'il y a dans le cœur deux cham-

*Septum
medium,* bres ou cavitez, qui sont séparés par une portion de la chair du cœur, qu'ils nomment la cloison métoyenne. Que l'une de ses cavitez est à droite, & l'autre à gauche; que toutes deux sont plus longues que larges; mais que la longueur de la cavité gauche est visiblement plus grande que celle de la droite.

Que chacune de ces cavitez a deux ouvertures, qui sont situées vers la base du cœur; qu'à l'entrée de ces ouvertures, il y a certaines peaux qui servent comme de portes pour ouvrir & fermer ces ouvertures, qu'elles appellent valvules, & qu'ils sont tellement disposées, qu'elles ne peuvent s'ouvrir & fermer que d'un certain sens. Que l'une de ces ouvertures, qui répond à la cavité droite, a trois de ces peaux, ou valvules, dont la disposition est telle, qu'elles s'ouvrent facilement quand quelque chose se présente pour y entrer; au lieu qu'elles se ferment quand il se présente quelque chose pour en sortir. L'autre ouverture a aussi trois valvules, disposées à contre sens des premières;

tes ; en sorte qu'elles permettent bien la sortie à ce qui est déjà dans cette cavité ; mais qu'elles s'oposent à ce qui s'offre pour y entrer. De ces deux ouvertures de la cavité gauche du cœur, il y en a une qui n'est pas ronde comme les autres, mais de figure ovale, laquelle a deux valvules, disposées à s'ouvrir pour donner passage à ce qui se présente pour entrer dans cette cavité, & à se fermer quand la même chose se présente pour en sortir. L'autre ouverture a trois valvules disposées à contre sens des deux autres qui se peuvent ouvrir pour laisser sortir ce qui est déjà dans cette cavité, & qui se ferment pour empêcher que rien n'y entre.

A ces quatre ouvertures aboutissent quatre vaisseaux. Le vaisseau qui aboutit à celle des deux ouvertures de la cavité droite du cœur, où sont les trois valvules qui en permettent l'entrée, est une vène, à qui l'on a donné le nom de vène cave ; le vaisseau qui aboutit à l'ouverture de la cavité droite du cœur, où sont les valvules qui s'entr'ouvrent lors que quel-

III. Partie.

G g

que chose se presente pour en sortir , est une artère qu'on a appellée vène artériense ; le vaisseau qui est à l'ouverture de la cavité gauche du cœur , où sont les deux valvules qui permettent l'entrée dans cette cavité , est une vène qu'on a nommée artère véneuse ; le quatrième vaisseau qui est à l'autre ouverture de la cavité gauche du cœur , & dont les valvules sont disposées pour en permettre la sortie , est une artère qu'on nomme l'Aorte , ou la grande artère.

Suivant cette disposition du cœur & des vènes qui y aboutissent , ces Philosophes enseignent que la vène cave & l'artère véneuse étant toujours pleines de sang , il en tombe nécessairement de chacune d'elles une grosse goutte dans chacune des cavitez du cœur quand elles sont vuides.

Ces deux gouttes se dilatant par la chaleur qui est dans le cœur , laquelle y est plus grande qu'en aucune partie du corps , comme l'expérience le fait voir , elles tendent à en sortir par les ouvertures qui se trou-

vent dans ces deux cavitez : Toutes-fois comme elles ne peuvent écha- per par celles par où elles y sont dé- cendues, à cause qu'elles se ferment elles-mêmes le passage, en appro- chant les valvules qui sont à leurs entrées, elles sont contraintes de sor- tir par les deux autres, dont elles peu- vent ouvrir & écarter les valvules ; & ainsi presque tout le sang qui étoit dans la cavité droite passe dans les pòumons par la vène artériuse, & presque tout celui qui étoit dans la cavité gauche, passe dans l'Aorte.

Le sang, qui est ainsi sorti du cœur, n'y scauroit rentrer, à cause que la disposition des valvules est telle, qu'il se ferme lui-même le pas- sage ; c'est pourquoy ce qui reste dans les cavitez du cœur, n'étant plus ca- pable de presser les valvules qui sont aux ouvertures où la vène cave & l'artère véneuse aboutissent, il en tombe derechef deux grosses gouttes de sang, lesquelles se dilatant com- me les précédentes, prennent le mê- me chemin qu'elles ont tenu.

• Ainsi à chaque fois que la vène

Gg 2

artériuse-reçoit du sang , qui s'est nouvellement dilaté dans la cavité droite du cœur , ce sang pousse celui dont elle étoit déjà pleine , & fait qu'elle s'en décharge d'une partie dans l'artère véneuse , où il passe non-seulement par des vaisseaux sensibles , mais encore par une infinité d'insensibles , qui sont aux extrémité des rameaux de la véne artériuse , & qui s'abouchent avec les extrémité des rameaux de l'artère véneuse. De même , à chaque fois que l'Aorte reçoit du sang , qui s'est nouvellement dilaté dans la cavité gauche du cœur ; ce sang pousse celui dont elle étoit déjà pleine , & fait qu'elle se décharge d'une partie dans les rameaux de la véne cave , où il passe par quelques vaisseaux sensibles & par une infinité d'autres qui sont insensibles ; & ces vaisseaux sont nommez Anastomoses.

Ces choses étant ainsi supposées , ces Philosophes nous disent que le sang contenu dans les vénes se meut des extrémité du corps vers le cœur , où il entre par la véne cave , qui le

décharge dans la cavité droite, d'où il passe dans la vaine artérielle, puis dans l'artère veineuse, & delà dans la cavité gauche du cœur, d'où il est porté jusqu'aux extrémités du corps, par le tronc & les rameaux de l'Aorte, qui s'abouchent avec ceux de la vaine cave, qui le rendent & le restituent à son tronc, d'où il se décharge derechef dans la cavité droite du cœur. Et c'est ainsi que se fait la circulation du sang dans le corps de l'homme, dont quelques Philosophes modernes s'attribuent la découverte.

C'est ce mouvement du sang qui fait le battement du cœur & des artères, que les Medecins nomment le pouls. Car il y a apparence qu'à chaque fois qu'il tombe du sang dans les deux cavités du cœur; ce sang se mêle avec celui qui y étoit resté auparavant, lequel lui sert comme de levain pour le faire dilater tout-d'un-coup; & par même moyen la substance même du cœur est contrainte de se dilater, & de s'élargir; après-quoi, comme la plus grande par-

tie du sang qui étoit dans ces cavitez en fort , celui de la cavité droite entrant dans la vène artériuse , & celui de la gauche dans l'Aorte, le cœur se relâche , & se ralonge ; & c'est dans ce changement continuel de la figure du cœur que consiste son battement : & quant aux artères , leur mouvement consiste en ce qu'elles s'enflent par le nouveau sang qu'elles reçoivent du cœur & se dés-enflent , quand le sang ayant aussi-tôt perdu de sa force & de son agitation ; elles se remettent d'elles-mêmes dans leur premier état.

Mais cette description de la machine de nôtre corps , toute exacte & toute ingénieuse qu'elle soit , ne nous fait point encore connoître la vraie cause de ce mouvement du cœur ; car tout le raisonnement des Philosophes consiste à dire qu'il y a en nous une certaine chaleur qui n'est pas passagère , comme celle que le feu imprime dans des sujets inanimés , qui se conserve dans le plus fort de l'hyver & dure même toute nôtre vie : & c'est cette chaleur que l'on

nomme naturelle , qui est le premier mobile de ce mouvement ; mais ils ne sçauroient nous dire en quoi consiste cette chaleur. Il vaut mieux dire, suivant ce que nous dit nôtre Prophete , que cette chaleur est un effet de ce souffle de DIEU dans nos narines ; en effet , elle a besoin, pour se conserver , de l'air qui passe par nos narines ; & c'est pourquoi l'Écriture dit que nôtre vie est en nos narines.

De la faculté vitale nous venons à l'animale , qui a son siège au cerveau., lequel , comme plus élevé , a aussi une fonction plus noble , sans comparaison , que les parties renfermées dans le tronc du corps ; car du cerveau viennent trois choses , qui relevent infiniment les animaux par-dessus les plantes , les sentimens , les appétits & les mouvemens intellectuels. Il n'y a que le cerveau qui ait en soi l'intelligence & la raison , & qui leur presente leurs objets. Et parce que l'intelligence & la raison y font sentir leur presence plutôt qu'és autres parties, delà vient

que les Poëtes ont fait naître leur Pallas, qu'ils disoient être la Déesse de la sagesse du cerveau de Jupiter.

DIEU donc a mis le cerveau au haut de la tête pour gouverner tout le corps, c'est-là que les nerfs prennent leur origine, qui, avec le sentiment, portent le mouvement par tout le corps à sa volonté, comme un cocher se sert de rênes pour manier ses chevaux à son gré. Pour cela, il se sert des esprits que l'on appelle animaux; car la disposition de l'Aorte est telle que tout le sang qui sort de la cavité gauche du cœur tend directement vers le cerveau; mais comme il en sort une trop grande quantité, & que les passages sont étroits, il ne scauroit y avoir que les parties les plus subtiles & les plus agitées, qui entrent dans le cerveau, où elles se subtilisent encore, & se séparent des moins subtiles. Et ce sont ces parties ainsi subtilisées & dégagées des autres, qui composent ce qu'on appelle les esprits animaux; à la production desquels le cerveau concourt comme un ta-

mis fort ferré rafine la farine.

Le cerveau est donc comme le réservoir des esprits animaux, c'est delà qu'ils partent pour mouvoir nos nerfs & nos muscles, suivant qu'il les détermine; c'est pourquoi l'homme, qui a besoin de beaucoup d'esprits pour fournir à tous les sens & à tous les mouvemens, tant du corps que de l'Esprit, sur tout à la mémoire & à son imagination, a six fois plus de cerveau qu'un bœuf, quoi-que la masse de son corps soit beaucoup plus petite que celle de ce gros animal. La substance en est fort blanche, pour engendrer des esprits plus clairs; elle est molle & gluante, pour y attacher les images des choses sensibles; froide & humide, pour ne point troubler les opérations de l'esprit par un excès de chaleur, & sans aucun sentiment, pour être indifférente à tous. Il se meut comme le cœur, mais beaucoup plus lentement, parce que la nature y fait un ouvrage qui requiert plus d'attention. Par ce mouvement il se dilatte pour attirer l'air par le

nez, pour la nourriture, & se ref-
ferre pour reprendre l'esprit animal,
& l'envoyer au derriere où il est
travaillé avec plus de soin. Quel-
quefois il fait des efforts pour se pur-
ger, d'où viennent nos éternuëmens.
Nos sens extérieurs lui servent de
gardes, les yeux, le nez, les oreil-
les, le goût & le toucher. Ses prin-
cipaux officiers au-dedans sont le
sens commun, la phantaisie & la
mémoire, qui sont logez en diver-
ses chambres; comme nous le di-
rons ci-après.

Mais pour y procéder avec ordre,
il faut commencer par les sens ex-
ternes, d'où nous passerons aux In-
ternes. On appelle sens externes,
ceux dont l'organe & l'action est
au-dehors, & sens internes, ceux
qui agissans au-dedans, n'ont au-
tre organe que le cerveau. On com-
pte cinq sens externes, la vûë, l'ouïe,
l'odorat, le goût, & le toucher, qui
semblent avoir quelques rapports,
à ce que l'on nomme les quatre éle-
mens; & au cinquième, qui est le
Ciel: car le toucher est un sens qui

semble agir sur les choses qui tiennent de la nature de la terre, le goût sur celles qui tiennent de la nature de l'eau, comme la salive; l'ouïe tient de la nature de l'air, le son n'étant autre chose qu'une collision de l'air brisé; & l'odorat tient du feu, car les meilleures odeurs sont chaudes; enfin l'œil, qui voit la lumière, sympathise avec les corps célestes dont il imite la force & l'activité. Il paroît que les sens externes ne sont pas en plus grand nombre, par le nombre des choses sensibles, qui sont la couleur, le son, l'odeur, la saveur, & ce qui se touche, à quoi toute chose sensible se peut rapporter: si l'on compare ces sens l'un à l'autre, on trouvera que le toucher est le plus nécessaire; car il y a plusieurs animaux qui n'ont ni vûe, ni ouïe, ni flair, comme les vers, les huîtres & les moules; mais il n'y en a pas un qui ne soit sensible au toucher, ni aucun qui ne goûte sa nourriture. Mais la vûe est la plus noble, soit qu'on ait égard à l'organe, qui est l'œil, bât

ti avec un artifice singulier, ou à l'objet qui est plus universel; car il voit la lumière & les couleurs, & les actions, & les figures, le nombre, le mouvement, le repos, la distance, la situation, & les choses célestes & terrestres, ou au milieu, qui est quelquefois le Ciel même, à travers lequel il pénètre, pour voir le Soleil & les autres Astres, ou à l'action, parce qu'il est le plus libre de tous autres les sens; car il peut s'ouvrir & se fermer, ou pour voir, ou pour ne voir pas, elle est aussi la plus spirituelle; car elle ne se lasse point, elle est aussi la plus exacte; car elle discerne jusqu'aux moindres choses, comme les cirons & les atomes, qui ne sont pas perceptibles aux autres sens, & dire qu'on a vû, est plus assuré que dire qu'on a ouï; elle est la plus prompte, car elle se fait en un moment; au lieu qu'il faut du temps à l'ouïe pour ouïr les choses éloignées; enfin elle touche davantage, soit de crainte, soit de joie, soit d'amour, selon la diversité des objets; cependant l'ouïe

à ses avantages en certaines choses par dessus la vûë; car l'ouïe est le sens par lequel nous recevons la doctrine, c'est par elle que nous communiquons l'un à l'autre nôtre pensée & nos intentions, la foi même est de l'ouïe; & delà vient qu'on a appelé les Disciples de la Religion Chrétienne Catechumènes, c'est-à-dire les oyans; c'est pourquoy on ne void point de sourds naturels devenir sçavans, mais bien des aveugles nez. L'odorat semble être de tous les sens le moins nécessaire; cependant il est un de ceux qui sert le plus à la médecine & à la cuisine, & le plaisir de l'odorat est presque particulier à l'homme.

Nous aurions bien des choses à vous dire sur un chacun de ces sens externes; mais le temps nous avertit de passer aux internes, du nombre desquels on est pas d'accord. La plus grande partie des Philosophes en comptent trois, le sens commun, l'imagination & la mémoire. Le sens commun a divers usages; premièrement, il envoie les espèces au sens externe. Car les esprits animaux

III. Partie.

H h

qui sont aux nerfs qui font que l'œil void, que l'oreille entend, & que le nez flaire, viennent tous du sens commun qui les distribuë aux sens externes, chacun selon son besoin; d'où vient que tous les sens se reposent pendant le dormir, & n'agissent plus, parcequ'il n'y a plus de communication entr'eux & le sens commun des nerfs, qui en font la communication, étans bouchez par les vapeurs qui montent d'en bas. En second lieu, ce sens commun reçoit tous les objets des sens externes, & les discerne, & en juge; car l'œil void les couleurs, l'oreille oye les sons; mais le sens commun connoît tous les deux, & discerne les sons d'avec les couleurs. En troisième lieu, du sens commun, les images des choses que nous connoissons passent dans la fantaisie, qui diffère du sens commun, en ce que le sens commun ne connoît les choses que telles que les représente l'œil, ou l'oreille, ou quelque autre sens externe; mais l'imagination, compose; ou divise, & donne mille autres faces aux

choses , comme cela paroît par nos songes où nous bouleversons tellement toutes les choses que nos sens nous ont représentées, que nous nous forgeons mille monstres & mille chimères, & tout cela ne sont que productions de nôtre imagination. C'est cette imagination qui découvre aux animaux ce qui leur est bon ou mauvais. C'est par-là qu'une brebis s'éfraye de la vûë du loup qu'elle n'aura jamais vû ; d'où vient que l'imagination tient lieu de raison aux bêtes , & gouverne leurs inclinations & leurs appétits : & comme l'homme a le cerveau plus capable & plus délicat que celui des bêtes , il n'y a pas de doute que l'imagination de l'homme ne soit plus noble que celle de la bête , principalement quand elle se laisse diriger par la raison.

Le troisiéme sens interne est la mémoire , qui enregistre les choses qui passent par les sens externes ou internes, pour les représenter quand il en est besoin. Les bêtes en ont aussi leur portion ; ce qui paroît aux chevaux & aux chiens qui appren-

nent diverses choses ; & les geays & les perroquets à force de répéter nos paroles, les retiennent & les imitent ; mais la mémoire des bêtes est peu de chose au prix de celle de l'homme, qui est un magasin où se conservent une infinité de choses.

Tels sont les trois sens internes qui ont leurs places distinctes dans le cerveau ; le sens commun est au haut du front, au devant de la tête, proche des principaux sens externes, avec lesquels il doit avoir une intelligence plus particulière. La mémoire est au derrière de la tête, pour y être moins distraite & conserver plus longtemps les images des choses que nous lui confions ; delà vient qu'au derrière de la tête la substance du cerveau est plus dure, afin que les choses y durent plus long-temps gravées ; au milieu est l'imagination, qui pour bâtir ses chimères fouille tantôt dans la mémoire, & tantôt se sert des images que lui présente le sens commun, & les mêlant l'un avec l'autre en forme de nouvelles.

Cette description des sens nous

mène à celle des appétits , puis que les appétits sont mûs par les sens. De là vient que l'Écriture nous parle de la convoitise des yeux ; car les choses qui se représentent aux sens internes ou externes , au jugement de la fantaisie ; les unes sont indifférentes, qui laissent l'ame en son assiette ; les autres bonnes , les autres mauvaises , & par conséquent sont à fuir ou à désirer , & selon cela les appétits s'émeuvent diversement , soit à la fuite ou à la recherche de ces choses , qui paroissent ou comme maux ou comme biens. Les Philosophes comptent diverses espèces de ces appétits, mais toutes contenuës sous deux genres , dont l'un s'appelle concupiscible & l'autre irascible. Le premier regarde les biens comme faciles à obtenir , l'autre comme difficiles , & se propose de se roidir contre toutes les difficultés. Au premier genre se rapportent l'amour & la haine , la joye & la tristesse , le desir ou la fuite ; au second , l'espérance & le desespo'r , la hardiesse , & la crainte , & la colère , & tout ce qu'on appelle coura-

Hh 3

ge, & ces appétits remuënt l'homme beaucoup plus que les premiers, & le portent à de plus grands effets ; car les premiers se rebutent pour les moindres traverses qui se presentent, soit dans la fuite du mal, soit dans la poursuite du bien, & succombent aux difficultez, sans oser poursuivre plus outre les objets de leurs desirs ; mais ceux-ci viennent au secours, & ayant enflâmé le sang, excitent la colère, ou l'espérance, ou la hardiesse, ou quelque autre passion semblable, qui ne se rend pas aisément, & contraint l'ame avec violence vers la chose désirée, sans que rien la puisse arrêter, comme un torrent qui passe par dessus toutes les digues qu'on lui oppose.

Et ainsi que les sens excitent les appétits, de même les appétits excitent les mouvemens par une autre faculté de l'ame, qui part encore du cerveau ; car autre chose est le mouvement naturel, qui bat és artères, & part du cerveau, & autres sont les mouvemens volontaires, que font des muscles & des nerfs, qui aussi pren-

nent leur origine du cerveau, suivant la volonté duquel les muscles, les nerfs & les membres du corps se meuvent pour obéir à ses commandemens, & exécuter ce qu'il leur prescrit.

Entre tous ces mouvemens, est sur tout admirable celui de la langue, qui est le truchement de l'ame, la messagère du cœur, la porte par laquelle ce qui y est caché sort au-dehors & se manifeste, dont l'empire s'étend sur les esprits & imprime le bien & le mal dans le cœur de ceux qui l'écoutent. *La langue, Jac. 3. 7. dit saint Jacques, est un petit membre, & se vante de grandes choses: voilà un petit feu, combien grand bois allume-il? La langue aussi est un feu, voire un monde d'iniquité; ainsi est posée la langue entre nos membres, elle souille tout le corps, & enflâme tout le monde, qui a été créé & enflâmé de la gehenne; car toute nature de bêtes, & d'oiseaux, & de reptiles, & de poissons de mer, se dompte, & a été domptée par la nature humaine. Mais nul*

homme ne peut dompter la langue ; tant que c'est un mal qui ne se peut réprimer , & elle est pleine de venin mortel. Par elle nous benissons nôtre Dieu & Pere , & par elle nous maudissons les hommes faits à la semblance de Dieu. D'une même bouche , procéde bénédiction & malédiction. Et Salomon nous dit , que la vie & la mort sont au pouvoir de la langue.

Jusques ici nous avons parlé des facultez animales , il nous reste de vous parler des facultez intellectuelles , qui sont au plus haut étage non-seulement du corps , mais aussi de l'ame , à sçavoir l'entendement & la volonté , qui sont facultez analogues. La première à l'imagination & la seconde à l'appétit ; car le propre de l'entendement est de discerner le bien , & le propre de la volonté est de le suivre , tout ainsi que fait l'appétit ; mais nonobstant l'analogie qui est entre l'entendement & l'imagination , entre la volonté & les appétits ; il y a cependant beaucoup de différence entre ces facultez.

tez ; car comme nous vous avons dit ailleurs , l'imagination & les appétits nous sont communs avec les bêtes , l'entendement & la volonté nous sont communs seulement avec les Anges ; les unes sont facultez naturelles , celles-ci sont spirituelles , celles-là n'ont pour objet que les choses sensibles , celles-ci les invisibles , les choses visibles ne sont que pour un temps ; mais les invisibles sont pour demeurer éternellement : celles-là n'agissent que par les organes , celles-ci sans aucune organe , celles-là se lassent d'agir & ont besoin de repos & de divertissement , celles-ci sont infatigables , & ne disent jamais c'est assez , celles-là vieillissent & s'affoiblissent avec le corps , celles-ci sont immortelles , celles-là s'offensent par la violence de leurs objets , tout ainsi que les sens extérieurs ; ainsi l'œil s'offense d'une trop grande lumière , l'oreille d'un trop grand bruit ; mais plus les objets de l'entendement , & de la volonté sont éclatans , plus ces facultez sont-elles contentes. Car l'entende-

ment ne trouve son souverain bien qu'à connoître DIEU , & la volonté ne trouve son amour parfait qu'à l'aimer ; celles-là ne s'attachent qu'à l'utile , & ne sçavent ce que c'est de vice & de vertu , celles-ci cherchent les choses vertueuses & ne s'en peuvent éloigner sans être piquées de quelques remords. Et pour preuve que l'entendement diffère de l'imagination , & la volonté des appétits , c'est qu'ils s'entre condamnent souvent. Car souvent les appétits brutaux nous portent aux voluptez charnelles , mais l'entendement s'y oppose , & il y a dedans nous comme deux hommes , *une loi de l'entendement qui combat contre la loi de nos membres.* Enfin l'entendement & la volonté de l'homme, sur tout si on les considère dans le premier état de pureté & d'innocence , auquel DIEU les avoit créés , étoient des portraits animez de sa sagesse , de sa justice , de sa sainteté , de sa providence , & de toutes les vertus qui reluisent en son essence , car il les avoit ornées de dons

Excellens, il avoit versé en l'entendement du premier homme, une connoissance infuse des choses divines & humaines; témoin que DIEU lui ayant fait une femme pendant qu'il dormoit, il la connut à son réveil, & dit : *celle ci est os de mes os, & chair de ma chair.* Et il falloit qu'il connût les plantes & leur nature, pour pouvoir les cultiver dans le jardin d'Eden, & quand DIEU lui amène tous les animaux de la terre pour leur imposer des noms, ceux qui sçavent la langue Hébraïque en laquelle parloit Adam, peuvent connoître que ces noms sont convenables à leur nature. Ce qui fait dire à un Ancien que nous ne voyons que la peau des animaux, au lieu qu'Adam en voyoit l'ame, & pour pouvoir se les assujétir il falloit qu'il sçût les moyens de les gouverner. Mais sur tout, la perfection de l'entendement humain consistoit à connoître DIEU; car comme un tableau s'enrichit par l'asssemblage des pierres précieuses qu'il unit ensemble, ainsi fait nôtre en-

Entendement par la connoissance des
 perfections de DIEU ; & nous ne
 pouvons être éclairés de cette con-
 noissance , sans être embrasés d'a-
 mour envers lui ; car une grande lu-
 mière ne peut être sans chaleur. Tel-
 le étoit la perfection de l'homme ,
 lorsque DIEU le créa ; car Salomon
 nous dit que DIEU avoit fait l'hom-
 me droit ; & Ezéchiél , qu'il étoit
 parfait en ses voyes au jour qu'il
 fut créé. Alors il y avoit un ordre
 parfait entre les facultez de l'ame , les
 appétits obéissoient à la volonté , la
 volonté à l'entendement , & l'enten-
 dement à DIEU. Il en est de la beauté
 de l'ame, non comme de la beauté du
 visage , qui n'est qu'en la superficie ;
 mais comme de la beauté d'un dia-
 mant , qui le pénètre intérieurement.
 Il ne manquoit donc à l'homme
 qu'une chose , qui est celle que re-
 marque l'Apôtre en sa première Epî-
 tre aux Corinthiens , que le premier
 Adam ne fut fait qu'*en ame vivan-
 te* , au lieu que le second Adam a
 été fait *en esprit vivifiant* ; c'est-à-
 dire , qu'il avoit été créé vivant &
 d'une

d'une vie très-accomplie ; mais cependant muable & mortelle , comme de fait elle a changé , & il a été assujéti à la mort. Mais l'esprit de CHRIST est un esprit qui nous vivifie de telle sorte , que de morts nous sommes faits vivans , vivans d'une vie immuable , glorieuse & immortelle , qui ne peut jamais changer.

C'est , mes Freres , à cette vie immortelle , qui nous est communiquée par JESUS-CHRIST , qu'il faut que nous aspirions , puisque la nôtre a tant de défauts , & que nous tâchions de réparer cette image de DIEU en notre ame , que Satan a effacée , nous souvenans qu'en cela consiste le principal de l'homme ; car encore que notre ame ait ses diverses facultez , naturelles , vitales , animales & intellectuelles ; cependant ce n'est que par les dernières , à proprement parler , que nous sommes hommes , puisque les facultez naturelles nous sont communes avec les plantes , les vitales & les animales avec les bêtes brutes ; mais les fa-

eulxtez raisonnables & intellectu-
 les, sont particulières à l'homme.
 Ayez donc en horreur ceux qui vi-
 vent comme simples végétaux, qui
 tiennent à la terre par la racine, qui
 ne pensent qu'à dormir & à se cre-
 ver, à nourrir & à engraisser le corps,
 en qui le soin de la seule vie anima-
 le a englouti le sens & l'entende-
 ment, qui disent: *Mangeons & bu-
 vons, car demain nous mourrons, ame-
 tu as beaucoup de biens amassez pour
 long-temps, leve-toi & fai grande
 chere.* Ces hommes sont tout-à-fait
 adonnez aux choses sensuelles, ils
 rendent leur raison esclave de leurs
 sens & de leurs plaisirs; au lieu de
 se souvenir que les choses visibles ne
 sont que pour un temps, & que la
 figure du monde passe & sa convoi-
 tise, la convoitise de la chair, la
 convoitise des yeux, & l'outracui-
 dance de la vie, ne sont point du
 père, mais du monde. Ne soyons donc
 point de ces hommes dont parle saint
 Paul, qui ne comprennent point les
 choses qui sont de l'esprit de Dieu,
 & ne les peuvent entendre, d'au-

2. Jean.

11. 16.

1. Cor. 11.

14.

tant qu'elles se discernent spirituellement. Or pour être hommes spirituels, il faut renoncer aux choses honteuses de ce monde, chercher les choses qui sont en haut; ainsi nous retracerons en nos ames cette image de DIEU qui a été effacée par le péché, nous serons faits nouveaux hommes créez selon DIEU en toute justice & sainteté. Prions ce grand DIEU, qui nous a formez en la création, à son image, qu'il nous réforme à cette même image, non plus à l'image du premier Adam, qui fut fait en ame vivante, mais à l'image du second, qui a été fait en esprit vivifiant. Amen.